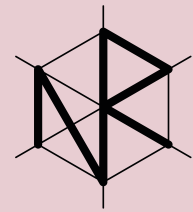


# ÉMOTIONS ET FAUNE SAUVAGE ALPINE. CE QUE LES RANDONNÉES FONT AUX RELATIONS ANTHROPOZOLOGIQUES



NATURE  
RÉCRÉATION &

Mars 2024 - n°15

**RÉSUMÉ :** Ce travail interroge la dimension émotionnelle des rapports anthropozoologiques qui ont lieu au cours des randonnées en milieu alpin. Plus précisément, il s'agit ici de saisir comment les émotions éprouvées et/ou mises en discours par les randonneur-ses participent à la formation d'une pluralité de situations interspécifiques. Cette étude s'appuie sur les résultats obtenus suite à une enquête sociologique (2019-2022) menée dans les massifs alpins des Bauges, de Belledonne et de Vanoise. Celle-ci a permis la réalisation d'entretiens par récits de vie et d'observations participantes auprès de 28 pratiquant-es d'activités récréatives de montagne. Si l'idée que les randonnées constitueraient un contexte pratique privilégié pour faire des rencontres animales mérite qu'on s'y attarde, l'analyse met plutôt en évidence trois modes de présences de la faune sauvage dont chacun correspond à une expérience où le rôle et la place des émotions varient. Ainsi, les animaux apparaissent tour à tour, comme des corps multisensoriels lors de situations où les sensations prennent le pas sur les émotions ; des habitant-es des montagnes dérangées par l'intrusion humaine sur leur territoire ; des altérités agissantes avec lesquelles l'interaction exige un effort d'apprentissage.

**MOTS CLÉS :** RANDONNÉES – ÉMOTIONS – PRÉSENCES ANIMALES – ENVIRONNEMENT MONTAGNARD – ETHNOGRAPHIE

**ABSTRACT :** This work examines the emotional dimension of anthropozoological relationships during alpine hikes. More specifically, the aim is to understand how the emotions felt and/or expressed by hikers contribute to the formation of a plurality of interspecific situations. This study is based on the results of a sociological survey (2019-2022) conducted in the Bauges, Belledonne and Vanoise Alpine massifs. This involved biographical interviews and participant observation methods with 28 mountain recreationists. Initially thinking hiking provides a practical context for encounters with animals, instead the analysis reveals three modes of wildlife presence, each corresponding to an experience in which the role and place of emotions vary. Differently, animals appear as multisensory bodies in situations where sensations prevail over emotions; as mountain dwellers disturbed by human intrusion on their territory; as others with whom interaction requires a learning effort.

**KEYWORDS :** HIKING – EMOTIONS – ANIMAL PRESENCES – MOUNTAIN ENVIRONMENT – ETHNOGRAPHY

**Stéphane MARPOT**

Doctorant en sociologie à l'USMB,  
CNRS Edytem  
Université Savoie Mont-Blanc,  
Laboratoire Eytem-UMR 5204,  
Bâtiment pôle Montagne,  
5 bd de la mer Caspienne,  
F-73376 Le bourget du lac cedex.  
[stephane.marpot@univ-smb.fr](mailto:stephane.marpot@univ-smb.fr)

**Laine CHANTELOUP**

Professeure assistante  
en géographie à l'IGD  
Université de Lausanne,  
membre du CIRM-Sion  
Fondation universitaire Kurt Bosch,  
Unil, Chemin de l'institut 18,  
CH-1967 Bramois, Suisse  
[laine.chanteloup@unil.ch](mailto:laine.chanteloup@unil.ch)

**Clémence  
PERRIN MALTERRE**

MCF HDR en sociologie à l'USMB,  
CNRS Edytem,  
Université Savoie Mont-Blanc,  
Laboratoire Eytem-UMR 5204,  
Bâtiment pôle Montagne,  
5 bd de la mer Caspienne,  
F-73376 Le bourget du lac cedex.  
[clemence.perrin-malterre@univ-smb.fr](mailto:clemence.perrin-malterre@univ-smb.fr)

**D**es bouquetins observant un photographe, les autres en train de lécher le sel incrusté dans le ciment d'un barrage lacustre, à leurs manières ces situations (Figure 1) interrogent les opérations de cadrages de l'expérience (Rémy, 2016) des rencontres avec la faune. Elles questionnent également nos préconceptions quant à la juste place des animaux (Mauz, 2002). Lorsque les pratiquant-es d'activités récréatives expriment leur stupeur face à ces situations, ils et elles brouillent les frontières naturalistes<sup>1</sup> entre humains et non humains (Descola, 2005) usant conjointement des termes « excitant, fascinant, imprévu, étrange ». Parfois même, les mots ne suffisent pas pour exprimer ce qu'ils et elles ressentent. Que les animaux dits sauvages étonnent par leurs ressemblances avec l'humain ou que leur altérité sus-

cite l'incompréhension, il est souvent bien difficile de qualifier les émotions ressenties.

Depuis les années 1970, certains travaux menés aux États-Unis s'inscrivant dans les *Human Dimensions of Wildlife* se sont intéressés aux émotions des pratiquant-es d'activités récréatives à l'égard de la faune sauvage. Si ces recherches reconnaissent que celles-ci ne peuvent être réduites à un pur phénomène sociologique ou biologique, comme en témoigne la figure suivante qui résume leurs assertions (Figure 2), les émotions sont décrites comme : 1) conséquentes de logiques mécaniques et causales ; 2) des états corporels pleinement subjectifs (quand bien même une composante relationnelle est reconnue) ; 3) associées à des valeurs positives ou négatives, au plaisir et au déplaisir, aspect crucial qui déterminerait l'orientation des actions de l'individu.

<sup>1</sup> Au sens ontologique.

Figure 1 : Troublants bouquetins, Diga Pantano d'Avio, Edolo, Italie

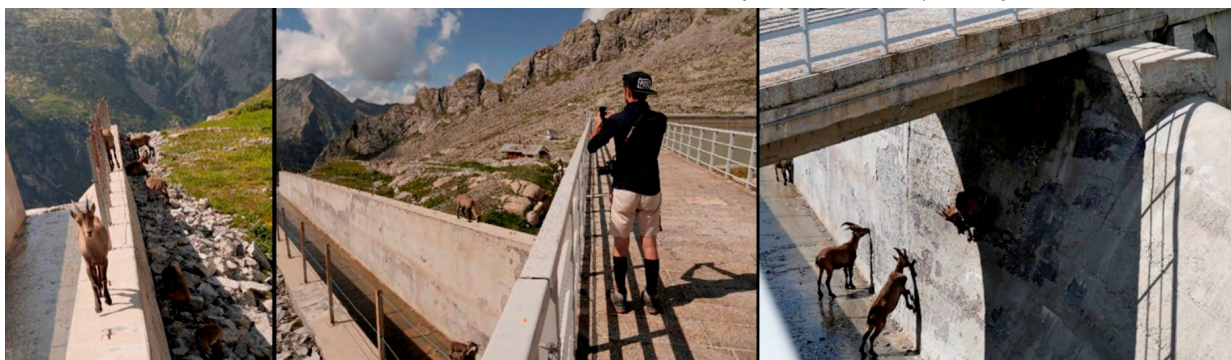
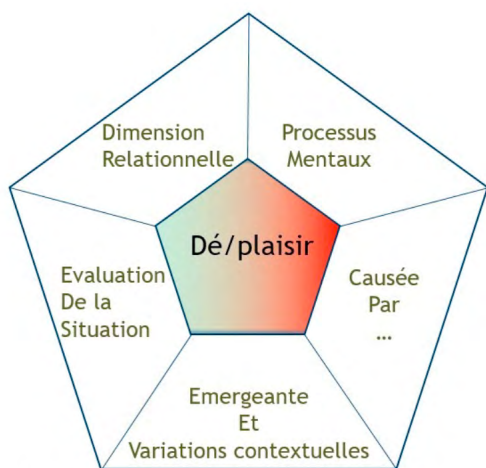
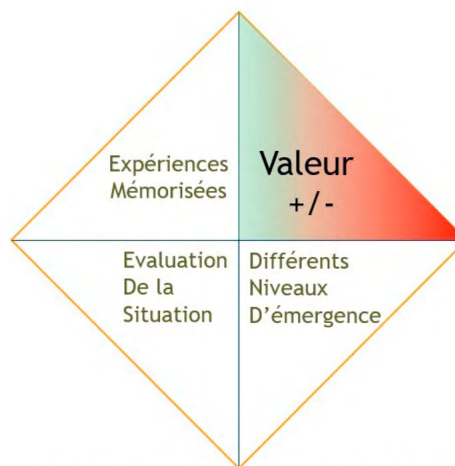


Figure 2 : Schémas synthétiques des caractéristiques inférées aux émotions et aux expériences émotionnelles dans les travaux des *Human Dimensions of Wildlife*



Composants des sentiments caractérisant une interaction entre un humain et un animal sauvage (Manfredo, 2008)



Éléments d'une expérience émotionnelle (Jacobs et al., 2019)

Ces options théoriques sont loin d'être sans conséquence, et comme en atteste la figure ci-dessous (Figure 3), les typologies qu'ils et elles emploient impliquent des analyses polarisées, voire des réductions binaires, au sujet des émotions, des valeurs et des attitudes qui leur sont associées.

Des réserves ont toutefois été émises par les tenant-es mêmes de cette école qui ont souligné les limites conceptuelles et théoriques de ce cadre d'analyse (Jacobs et Vaske, 2019). Premièrement, ces dernier-es mettent en garde contre l'appariement trop réducteur entre une unique émotion et une espèce. De plus, les recherches actuelles ne fournissent pas une base de connaissances suffisamment robuste pour soutenir ces déductions (*Ibidem*). Deuxièmement, ils attirent notre attention sur un biais négatif qui conduit les chercheur-ses à étudier seulement les émotions dites négatives et « les espèces qui posent problème » (*Ibid.*), (sous-entendu celles qu'il faudrait protéger, préserver, réintroduire ou non et celles qui sont en prises avec des conflits territoriaux et/ou d'usages, etc.). En opposition à ces conceptions issues de la psychologie moderne, l'état de l'art sociologique met à jour un point d'accord disciplinaire : le sujet des émotions ne relève pas uniquement du corps, mais bien de la relation que le sujet entretient avec son environnement (Bericat, 2016). Effets plus que causes, c'est par le biais du travail de et sur l'émotion par le sujet (Bernard, 2015, p. 10) qu'elles peuvent être comprises. Et plus récemment, Louis Quéré défend

l'idée que les émotions sont négociées, situées et distribuées entre les sujets, les objets et les conditions environnementales qui contribuent à leurs émergences (Quéré, 2021).

Plus proches du quotidien des pratiquant-es, certain-es sociologues et anthropologues ont montré, observations ethnographiques à l'appui, que les rencontres avec les animaux représentent l'acmé des expériences de nature contemporaine (Chanvallon, 2013). Dans cette perspective, les rencontres animales sont présentées comme l'instance privilégiée, le dispositif de prédilection, d'un renouvellement de soi, en quête d'un bien-être (Curtin, *Op. Cit.*) par l'affectation et l'altérisation volontaire. Autrement dit, il s'agirait de se laisser toucher au plus profond de son intimité par les expériences interspécifiques. Par exemple, Stéphanie Chanvallon a montré les effets de rencontres entre des cétacés et des passionné-es qui se conjuguent pour former des territorialités partagées (Chanvallon, 2016; Estebanez et *al.*, 2013). En marge de la sociologie des émotions contemporaines, ces études s'attellent à mettre en exergue les vertus bénéfiques des expériences émotionnelles procurées par des rencontres anthropozoologiques. Cependant, si l'emphase est mise sur les bénéfices apportés par ces rencontres, cela mérite d'être questionné, et ce d'autant que le public qu'elles interrogent recherche activement ces expériences. Aussi, ces études dépeignent bien ce que nous font les émotions, mais tendent à ignorer ce que nous faisons de ces émotions.

Naturaliste	Humaniste	Moraliste	Ecologique-scientifique	Aesthétique	Utilitaire	Dominant	Neutre	Négativiste
Intérêt principal et affection pour la faune et la flore dans le plein air	Intérêt et forte affection pour les animaux, principalement les animaux de compagnie	Préoccupation pour le traitement des animaux, opposition à l'exploitation et à la cruauté	Préoccupation principale pour les relations dans le domaine de la vie sauvage.	Intérêt principal pour les caractéristiques artistiques et symboliques des animaux.	Préoccupation principale pour la valeur pratique et matérielle des animaux.	Satisfaction primaire dérivée de la maîtrise et du contrôle des animaux, situations sportives.	Evitement passif des animaux par indifférence et manque d'intérêt.	Evitement actif des animaux en raison d'une aversion ou d'une peur.

A Typologie des attitudes ou valeurs vis-à-vis de la faune sauvage selon Kellert (1985, 1996)

Mutualisme	Domination
Estiment que les animaux sauvages sont capables de vivre dans des relations de confiance avec les humains, ils sont des formes de vie ayant des droits comme les humains, ils font partie d'une famille élargie et méritent soin et compassion. Plus susceptibles de s'engager dans des comportements visant à améliorer le bien-être des animaux sauvages et moins susceptibles de soutenir des actions entraînant la mort ou des dommages pour les animaux sauvages.	Vision idéologique de la maîtrise de la faune par l'humain. Donnent la priorité au bien-être de l'humain sur la faune, les actions entraînant la mort ou tout autre contrôle intrusif de la faune sont acceptables, estiment qu'il existe des justifications pour le traitement utilitaire de la faune.

B Orientations de valeur prédominantes des Wildlife Value Orientations selon Manfredi et ses collègues (1996, 2008, 2009)

Figure 3 : issue de (Gruas, 2021, p. 53): deux conceptualisations des attitudes et des valeurs vis-à-vis de la faune \*

\* Le tableau A décrit les typologies de Kellert (1985) reprise par Jacob et son équipe (2018) et le tableau B est une traduction directe de (Manfredi et al., 2009, p. 197)

Selon nous, le recours à une socio-anthropologie des expériences émotionnelles interspécifiques permet d'explorer ces hors champs. L'étude sociale des émotions permet de contourner ces écueils d'abord, en saisissant leur évolution au cours de l'action et dans les temporalités biographiques des enquêté-es ; puis, en restant attentif à des versions des émotions (Despret, 2001) différemment articulées en fonction des méthodologies, des relations d'enquêtes et des conditions environnementales.

Cet article vise ainsi à analyser dans quelle mesure une socio-anthropologie des expériences émotionnelles des randonneur-ses peut contribuer à comprendre les relations qu'ils établissent avec les animaux dits sauvages.

Notre approche théorique s'inscrit en filiation des travaux des sociologues et anthropologues Jérôme Michalon et Marion Vicart. Si ces recherches portent plus particulièrement sur les animaux domestiques, leurs démarches scientifiques s'avèrent éclairantes et méritent d'être éprouvées vis-à-vis des relations entre pratiquant-es d'activités récréatives et animaux sauvages. Leurs recherches autour des rapports entre espèces compagnes (Michalon, 2016 ; Vicart, 2014) enjoignent les chercheur-ses à "prendre au sérieux" les actions et la singularité des "situations de coprésence" entre humains et animaux. D'un côté, Marion Vicart montre que « c'est la perception vague du chien et de l'homme qui permet la paix de la coprésence » (Gallino Visman, 2016), tandis que Jérôme Michalon analyse comment les pratiques thérapeutiques participent d'une revalorisation de la présence animale auprès des humains (Michalon, 2014). À l'instar de ces recherches qui s'inspirent de l'anthropologie existentielle d'Albert Piette, nous pensons que les notions de « présence » et/ou de « coprésence », peuvent s'avérer fécondes pour rendre compte de « la vie ensemble » avec les animaux dits sauvages, de « la continuité entre les êtres » sans astreindre humains, animaux et objets à des intentions ou à des interactions (Piette, 2008, p. 8-9).

Cette enquête repose sur la réalisation d'une trentaine de randonnées alpines au sein des massifs des Bauges, de Belledonne et de Vanoise. Celles-ci ont fait l'objet d'observations participantes et d'une mise en récit ethnographique. Les descriptions ethnographiques étaient doublement orientées. Dans un

premier temps, ce sont les apprentissages pratiques et les relations entre les randonneur-es et les existant-es des montagnes qui étaient ethnographié-es. Par ce biais, il s'agissait d'appréhender la place et le rôle qu'occupe la faune sauvage, tel que les humains la perçoivent, par rapport à l'ensemble des éléments du milieu alpin. En vis-à-vis, les entretiens par récits de vie (Bertaux, 2010) ont été réalisés afin de resituer historiquement et biographiquement les randonnées observées et appréhender la place prise par les rencontres animales.

Les conditions d'accès au terrain furent prioritairement définies par les participant-es et leurs prérogatives. Ces derniers ont contribué au travail de recherche selon deux modalités principales dès lors qu'ils et elles répondaient au seul critère de pratiquer la randonnée à pied, en raquettes et/ou à skis. Dans un premier temps, les randonneur-ses ont été contactées puis sélectionnées du fait de leur participation antérieure à une enquête quantitative par questionnaires (Gruas, 2022). Dans un second temps, il a fallu réagir face à l'homogénéité des premiers répondants, dont nous faisons l'hypothèse qu'ils se considéraient comme les plus disponibles et légitimes à répondre aux exigences de l'enquête malgré les tentatives pour s'en prémunir. Ainsi, ces derniers s'avéraient tous être des hommes blancs, entre 35 et 75 ans, avec un haut niveau d'étude et des revenus plutôt élevés, comme le montrent d'autres études sociologiques (Gruas, 2021; Melo et Gomes, 2017; Robinson, 2008). Dans l'optique d'une diversification des profils sociologiques participant-es, mais aussi pour favoriser le partage sur l'intime et la production de narration sur les dimensions émotionnelles de leurs pratiques, nous avons sélectionné le reste des pratiquant-es de proche en proche.

Dans nos précédents travaux, nous avons montré qu'une relation paysagère s'instaurait entre pratiquant.e et milieu parcouru (Marpot et al., 2021), l'animal pouvait apparaître comme un élément central de cette relation (Chanteloup et Perrin-Malterre, 2017). Toutefois, les ethnographies et les récits biographiques réalisés ultérieurement ont permis de mieux caractériser cette relation paysagère tout en nuancant la place prise par l'animal sauvage. En effet, les observations et les narrations produites avec les randonneur-ses nous conduisent à envisager autrement les expériences

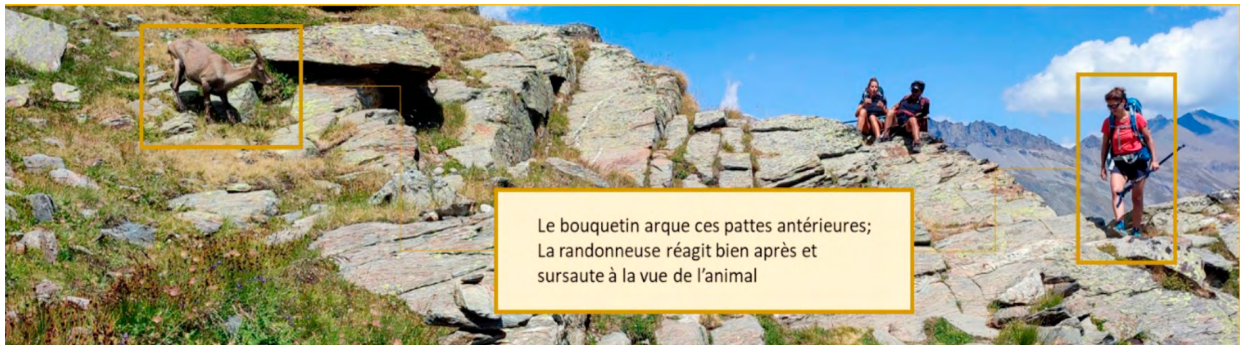


Figure 4 : Surprise partagée, 27.07.22, Tour des Glaciers, Vanoise

émotionnelles et les liens qu'ils et elles nouent avec la faune sauvage.

Ainsi, les résultats ici exposés montrent une pluralité de modes de présences distincts qui doivent être interrogés, plutôt que des rencontres qui bouleversent en profondeur les subjectivités. Moins central lors de la pratique d'activités récréatives qu'on pourrait le présupposer, l'animal est bien souvent, seulement entraperçu, peu compris. Ainsi, son irruption lors des traversées montagnardes apparaît comme une gratification hasardeuse et éphémère. Au-delà des contemplations émerveillées des animaux emblématiques bien souvent relatés, les pratiquant·es que nous avons suivis mettent en relief trois formes d'expériences affectives situées qui correspondent à autant de manières d'être en présence d'animaux sauvages. Dans chacune des parties, nous montrons ainsi comment l'analyse du rôle et de la place des émotions dans leurs dimensions sociales permet de comprendre comment les pratiquant·es qualifient les situations de coprésences. Nous nous attarderons d'abord sur les situations dites d'intrusion où l'humain dérange. Puis, nous aborderons deux autres situations où les corporéités animales sont tantôt résistantes et furtives, tantôt récalcitrantes, l'une où la présence de la faune semble indissociable du paysage alpin, l'autre où le comportement animal impose un effort et un apprentissage en vue d'une éventuelle interaction.

## 1. Intrusion - Dérangez les habitant·es des montagnes

Souvent en référence aux discours dominants promus par les agents et les dispositifs des espaces naturels, les animaux sauvages apparaissent comme des habitant·es de la montagne. Lorsqu'on leur demande de narrer les plus marquantes de leurs rencontres

animales en montagne, les randonneur·ses abondent de récits d'altercations surprises et impromptues qui mettent en scène chamois et bouquetins, cervidés et volatiles. Ces animaux emblématiques et ces espèces protégées font l'objet d'un dérangement<sup>2</sup> de la part des pratiquant·es. Ces dernier·es qu'ils ou elles soient averti·es, sensibles ou non aux problématiques du dérangement animal, ils et elles se considèrent comme des intrus au milieu montagnard traversé.

Varié en fonction des contextes, les pratiquant·es décrivent comment peur et stupéfaction sont inférées, vécues et reconnues. Ainsi,

*« Parfois tu tombes sur un chevreuil, il est à quelques mètres de toi hein et ben on a aussi peur l'un que l'autre hein. Il s'en va un peu plus loin, il attend, il te regarde, puis c'est tout. C'est marrant les interactions avec ces bestioles ».*

*Extrait d'entretien tenu le 25.11.20 avec John, retraité de La Poste, 66 ans, Annecy (74)*

Mais encore,

*« On marchait doucement, le nuage s'est ouvert et il y avait des chamois à 10-15 mètres. Là on s'arrête, ils ont été un peu perturbés »*  
*Extrait d'entretien tenu le 06.09.21 avec un retraité, ancien professeur d'EPS, 69 ans, Villon, Yonne (89)*

<sup>2</sup> Pour plus de précisions sur la question de la perception du dérangement animal, voir (Gruas, Perrin-Malterre et Loison, 2020; Gruas, 2021).

*Extrait d'entretien tenu le 06.09.21 avec un retraité, ancien professeur d'EPS, 69 ans, Villon, Yonne (89)*

Voire,

*« Mais c'est trop facile, tu t'allonges au-dessus du terrier 5min en faisant un peu gaffe au vent d'où il vient et tu as la marmotte, elle te sort sous le nez quoi. [...] Elles ne sont pas du tout flippées. Il y a des coins où elles sont un peu plus flippées. Oui, à la limite c'est même plus sympa je trouve de les voir, parce que là quand elles n'ont même plus du tout peur de l'homme, c'est bizarre. »*

*Extrait d'entretien tenu le 13.03.21 avec une éleveuse caprin originaire de Bourg-St-Maurice, Chambéry (73)*

Par les corps et par les mots, appréhender ces échanges interspécifiques au prisme du dérangement, c'est interroger comment la peur circule d'être en être, perturbés et perturbants simultanément. Au-delà des conflits territoriaux et de la question de « la juste place » des animaux (Mauz, 2005), dans tous les cas, la distribution de ces émotions (Quéré, Op. Cit.) nous informe quant aux logiques de pouvoir qui structurent les rapports entre humains et non humains. Les expressions et les discours de la peur mettent en évidence 1) l'agencement des spatialités propres aux existant-es, 2) les « normes émotionnelles » socialement convenues et 3) les justifications sociales qui les légitiment (de Villers, 2013 : 195). À ce titre, le récit ethnographique suivant s'avère éclairant.

Durant le mois de septembre, en 2021 dans le Dévoluy, avec un ami, Clémence entreprend de gravir le pic de Bure :

*« Lors de la première ascension, après 15-20 minutes de marche, on passe près d'une arrivée de télésiège. Il y a un troupeau sur un versant sur notre gauche, plus ou moins dans la direction dans laquelle on allait. Je commence à rebrousser chemin et envisager par où passer pour le contourner. En même temps, trois ou quatre chiens de berger dont un gros patou déboule au loin dévalent la*

*penne en face de nous. Je m'immobilise, mon ami continue à marcher. Je comprends vite qu'un des chiens ne va pas s'arrêter. Le berger court plus ou moins derrière, en hurlant : « viens-là ! ». Ça m'insécurise encore plus. Je crois que ça augmente aussi le stress du patou qui poursuit sa course vers moi. Je me tourne lentement, je me mets de côté (histoire de ne pas l'affronter de face ni de lui tourner le dos) et, direct, il me chique la fesse. Le berger est employé par plusieurs éleveurs, ce sont les chiens des éleveurs donc il les connaît mal. Il est descendu vers nous, a appelé l'éleveur et nous explique qu'une autre nénette s'est fait mordre de la même manière la veille. »*

*Extrait de télé-entretien réalisé le 04.10.2022 avec Clémence, 35 ans, éducatrice spécialisée*

Clémence évoque un sentiment d'insécurité qui découle de la course des chiens dans leur direction, un sentiment accru par les hurlements du berger. Pour elle, ils affectent l'ensemble des êtres en présence et contribuent à la réaction du patou qui la mordra. La douleur et la blessure consécutive de la morsure marquent son corps et sa mémoire. Désormais, elle explique éviter de partir marcher ou courir en certains lieux et à certaines saisons par crainte de se retrouver à nouveau dans cette situation. En trompant le comportement animal anticipé, la morsure fait office d'évènement et provoque, du point de vue de sa carrière de pratiquante de randonnée, une rupture. Une rupture qui déstabilise sa confiance en elle dans son rapport à l'animal, une rupture qui renforce l'expression de la peur face à la possibilité de vivre une situation semblable. Signal d'une perturbation, la peur contribue à une reconfiguration des spatialités de la pratiquante qui ajuste ses habitudes en conséquence pour ne pas reproduire la même erreur. Le détachement affectif du berger face à l'agressivité de son chien de troupeau, le comportement de l'animal échappant à toute forme de contrôle et de prédiction, le positionne dans une zone liminale entre l'animal domestique et l'animal sauvage. Pourtant, les humains lui délèguent une place et un travail singulier : il instaure et impose des distances entre le troupeau et les potentiels prédateurs. Il partage une proximité et une relation de solidarité quasi exclusive avec le premier. Il maintient à distance les prédateurs. Et éduqué pour protéger, il

doit distinguer chez l'humain, le maître de la menace. Mais cette situation qui relève du conflit d'usage n'engage pas seulement la randonneuse et le canidé. Elle n'est qu'une facette d'une trame plus complexe de relations interspécifiques articulées par des rapports de prédation (entre un éventuel prédateur et le troupeau), de protection (le patou dans son troupeau), de domestication (entre le berger et son chien de troupeau visiblement récalcitrant) et d'élevage (entre le berger et ses brebis).

## 2. Exposition. Sentir et prendre part aux atmosphères animales en montagne

L'émerveillement de la contemplation distante et la peur du dérangement inopiné sont loin de représenter les seuls registres affectifs et relationnels uniques qui émaillent le vécu des randonneur-ses. En effet, dans un second temps, c'est en tant que corps multisensoriels participant à une atmosphère montagnarde que les animaux sauvages sont évoqués.

*Il y a le vent. Non, ah oui je sais, il y a les ruisseaux. Il y a une cascade pas loin où je vais, donc ça c'est l'ambiance sonore. L'hiver moins parce qu'il y a moins d'eau, c'est plus gelé, donc le bruit de la cascade. Il y a les vaches, les cloches des vaches l'été. L'hiver, il y a les remontées mécaniques, c'est un bruit spécial quand même, même la musique qu'ils*

*mettent. Et après, il y a le bruit des petits insectes l'été, je ne sais pas ce que c'est, des grillons peut-être. En termes de bruit, il y a les rochers quand on marche aussi.*

*Extrait d'entretien tenu le 19.08.21 avec une intermittente du spectacle, 27 ans, Lyon (69)*

Dans l'extrait ci-dessus, les animaux domestiques (vaches) ou sauvages (grillons et petits insectes) ne sont pas valorisés en tant que tels – ou comme corps animal – mais comme des éléments paysagers qui participent « aux bruits » de la montagne.

Dans le même sens, s'initiant depuis quelques années aux techniques que l'on regroupe sous le terme de survivalisme (affût, bivouac et bushcraft, etc.), le randonneur sur l'image de gauche<sup>3</sup> de la figure 5 m'explique que pour faire la rencontre d'animaux, il faut en avoir l'intention.

<sup>3</sup> D'un point de vue émique, le terme bushcraft désignerait conjointement un art de vivre, à un ensemble de compétences techniques de survie en milieu dit sauvage, à une philosophie de vie. <https://www.lebaroudeurmalin.fr/qu-est-ce-que-le-bushcraft/>. Au sujet de la mouvance survivaliste et prepper, lire Vidal (2016).



Figure 5 : Regards photographiques croisés sur une fourmilière grouillante s'éveillant sous la chaleur précoce de cette fin de mois de février, le 25.02.21, Mont Peney, Bauges.

*« Je pense que j'ai été berné sur le truc de « tiens, je vais faire de la rando, je vais forcément voir des animaux » et je pense que je me suis fait un peu avoir sur ça. C'est pour ça que l'affût me tente bien, en faisant l'expérience de voir si je peux déjà rester douze heures dans une tente sans bouger, c'est une expérience à faire, et en plus de voir des animaux. »*

*Extrait d'entretien tenu le 25.09.21 avec Landry, 29 ans, chef de cuisine, Lyon (69)*

Pour l'instant, il prend plaisir à découvrir et identifier la faune à la mesure de sa pratique comme les fourmis dans le cas illustré. Aussi, s'il emploie un lexique assez sommaire pour exprimer comment « il aime » la vie animale, il se montre autrement plus exhaustif au sujet de l'attirante présence sonore de ces insectes qui grouillent à la surface des fourmilières, de l'odeur vinaigrée de sa paume causée par l'acide formique que les insectes ont projeté à l'approche de sa main.

Comme Kylian qui me précise prendre

*« [...] beaucoup de plaisir à repérer des petites choses, des petits détails, l'observation de la nature, le laisser-aller mental et la dépense physique, c'est un peu la combinaison des trois. »*

*Extrait d'entretien tenu le 25.09.21 avec Kylian 36 ans, paysagiste, Chambéry (73)*

Ces situations plus discrètes, mais non moins significatives des randonnées montagnardes soulignent deux aspects jusque-là négligés par les recherches. D'une part, elles montrent que parfois la matérialité des corps et leurs sensorialités s'imposent à la conscience plus facilement que les qualités émotionnelles des expériences interspécifiques. Autrement dit, dans l'instant, le bourdonnement de frelons, le sifflement du chocard comme le grésillement des aiguilles de pin sous les pattes des fourmis semblent plus aisément descriptibles que les émotions qui traversent les randonneur·ses. Nous pouvons émettre plusieurs hypothèses qui peuvent aider à expliquer ce mode de présence.

D'un point de vue pragmatique, ni sujet, ni objet, les animaux apparaissent dans ces conditions sous la forme de traces et de fragments. De la sorte, on peut supposer que les randonneur·ses ne peuvent s'émouvoir à leur égard, car il n'y a pas de relations possibles avec. D'un point de vue sociologique et nous revenons plus en détail sur cet aspect dans la partie suivante, nous soutenons que l'émergence, comme l'inhibition, d'une émotion dans une situation donnée implique divers apprentissages techniques et sociaux. Les données produites lors de notre enquête nous conduisent ainsi à émettre l'hypothèse que les processus suivants agissent de concert dans la formation des expériences émotionnelles induites par les rapports anthropozoologiques en milieu alpin :

- Une socialisation des émotions ressenties (ou non) envers les animaux alpins : Les groupes sociaux humains côtoyés dans le cadre des pratiques de montagne orientent la formation, le maintien voire les modifications des émotions légitimes et leurs modes d'expressions convenables. Dans cette perspective, les agents des espaces naturels, les moniteur·ices des Club Alpins Français sont présentés comme des « entrepreneur·es de morale » (Becker, 2020) qui viennent réguler et mettre au travail les « émotions » socialement convenables. Plus discrets dans les discours collectés, nous pouvons supposer que l'usage répandu des réseaux sociaux afin d'organiser des randonnées, notamment par les témoignages et le partage de photographie de faune sauvage contribuent aussi à formater les expériences émotionnelles.
- Une socialisation aux rapports anthropozoologiques : le registre des sensations et du sensoriel prévalent en l'absence d'expériences socialisatrices antérieures avec des animaux, qu'ils soient considérés comme domestiques, de compagnie, d'élevage ou sauvages. Et inversement.
- Le recours contextuel à des dispositions naturalistes incorporées, maintenues et renforcées variablement entre les contextes familiaux, scolaires et professionnels. Si les réseaux sociaux et l'usage du smartphone sont régulièrement mentionnés, les ouvrages, « topos » et autres guides de la faune et de la flore se retrouvent encore dans de nombreux sacs à dos. Bien qu'elles ne se suffisent pas à elles-mêmes, la mobilisation de connaissances naturalistes participe d'un travail d'objectivation des animaux. Identifier,



classifier et inventorier, autant d'activités qui, lorsqu'elles suscitent du plaisir, amalgament science et passion.

- La propension à considérer seulement les animaux pour leurs effets sensoriels semble également tributaire des activités où l'attention du randonneur·ses se déportent sur l'exercice de ses sens. Sur le terrain comme dans les récits collectés, ce mode de présences est plus particulièrement marqué lors des situations de prises de vues photographiques, de contemplation et lors des pauses dans la marche.
- Des temporalités sont également plus propices que d'autres à mettre en avant ces modes de présences notamment en ce qu'elles isolent singulièrement les stimuli sensoriels. L'hiver, la neige révèle empreintes et bruits de pas des animaux ; lors des bivouacs, du coucher au lever du soleil, la vie nocturne de la faune se laisse découvrir et peut susciter l'inquiétude des randonneur·ses qui ne peuvent plus se fier à leur vision.

D'autre part, ces situations exhortent à remettre dans une position plus centrale les espèces souvent laissées en marge des analyses et de l'intérêt des chercheurs : insectes, poissons, reptiles et amphibiens, acteurs de la diversité des animaux sauvages que l'on peut côtoyer en milieu montagnard. Nous rejoignons ainsi le sociologue Jérôme Michalon qui affirme « qu'il s'agisse des espèces ordinaires de nos jardins ou d'animaux emblématiques vivant à l'autre bout de la planète, d'animaux menacés et/ou menaçants (Doré, 2015), contaminés et/ou contaminants (Manceron, 2009), etc., l'analyse des rapports anthropozoologiques permettrait de mieux rendre compte des multiples – et souvent ambivalentes – conditions de possibilité de la présence publique et sociale des animaux [...] » (Michalon et al., 2016, p. 14). En suivant la direction des attentions des pratiquant·es, nous suivons le chemin tracé par le géographe Jamie Lorimer qui n'a eu de cesse de déconstruire nos appréhensions anthropocentriques des relations anthropozoologiques, de l'étude du charisme animal (2007) à l'exploration de ce qu'il nomme l'atmosphère animale (Lorimer et al., 2019).

### 3. Interaction - Faire advenir de l'agentivité et apprendre des existant·es étranger·es

Dans un troisième temps, être en prise avec des animaux dits sauvages, c'est aussi se retrouver face à des êtres à l'altérité déstabilisante, un « Autre » par et pour lequel les randonneur·ses sont amené·es à incorporer des connaissances, des techniques et des gestes spécifiques.



Figure 6 : À proximité du refuge de la Combe, un cheval s'apprête à se ruer sur les randonneur·ses, montagne du Charbon, Bauges, 23.07.21

Voici un extrait de description ethnographique qui accompagne le cliché photographique ci-dessus (Figure 6) :

*« Alors que nous progressons en discutant tranquillement dans le champ, un cheval à la robe brune se met à galoper en direction de l'arbre quand soudain sa course bifurque. Clémence tout devant se tétanise et nous dira avoir vu sa vie défilier alors que l'équidé lui fonce dessus. En l'espace de trois secondes, Paola s'interpose entre l'animal et son amie en levant les bras et en exécutant des moulinets avec ces derniers pour accroître le volume spatial qu'elle occupe. »*

*Extrait de carnet de terrain S. Marpot. Le 24.07.21 dans la matinée*

Comme Paola l'expliquera en entretien avec une pointe d'humour, « Clémence n'a rien contre les poneys, c'est plus qu'elle n'a pas été trop confrontée aux chevaux dans sa vie ». De son côté, elle pratique l'équitation depuis l'enfance et a appris à interagir avec

l'animal. Coutumière du monde de l'élevage par son oncle et sa tante, exploratrice ayant voyagé de l'Amérique du Sud à la Géorgie, elle indique que chevaux, mygales boliviennes ou patous, peu importe que l'animal soit domestique, sauvage ou de compagnie, il faut apprendre et s'habituer à leurs manières d'agir. Pour elle, à l'instar d'autres pratiquant-es, l'apprentissage se fait par la prise en compte de 1) l'animal et ses capacités propres ; 2) du contexte matériel dans lequel a lieu l'interaction et, autant que possible ; 3) du recours à l'expertise d'une tierce personne possédant les savoir-faire interspécifiques adéquats.

Autrement dit, ici l'animal renvoie à une forme d'altérité nimbée d'inconnue. Une angoissante incertitude émerge face à l'incapacité des humains à savoir comment communiquer avec le cheval, à l'exception de Paola. Cette aptitude à agir de concert avec lui découle d'une « éducation de l'attention » (Ingold, 2018) et une « socialisation avec les animaux » (Michalon et al. 2016). Il provient de la transmission de règles de conduite par les moniteurs équestres et par les interactions répétées avec les équidés. Ici, dans l'action, la paralysie de l'effroi ou la sereine chorégraphie qui invite l'animal à dévier de sa trajectoire actualisent ces potentialités.

Dans son étude des modes de présence du loup tel qu'ils sont perçus par des naturalistes et des acteurs du monde de l'élevage, Antoine Doré affirme qu'« il n'est pas nécessaire de faire la rencontre du loup lui-même, du corps entier, pour être traversé d'émotions intenses. » (Doré, 2011, p. 192). Il nous explique alors que ce sont les capacités du sujet à qualifier et organiser des indices perceptifs et affectifs qui donnent formes et consistances aux présences animales (Ibidem). De notre point de vue, comme la sensation peut donner lieu à une perception, l'affect peut donner lieu à une émotion<sup>4</sup>. En d'autres termes, pour que l'émotion apparaisse comme « conscience du corps » qui signale et indique ce qui importe et régule les relations interspécifiques, il faut apprendre à métaboliser l'émotion pour qu'elle devienne une

ressource en situation (Kurashima, 2021). Ainsi, via leurs relations sociales et la pratique, les chasseur-ses apprennent à faire preuve d'empathie et de sang froid pour voir à travers les yeux de l'animal et le dépis-ter alors qu'à l'inverse les animalistes subissent par sympathie la souffrance animale (Stépanoff, 2021).

Pour revenir à l'exemple ethnographique ci-dessus, Clémence est submergée par une peur. La peur devient un obstacle pour la randonneuse affectivement débordée : elle entrave l'usage efficace de son corps et inhibe toute forme d'action. Ne sachant comment lire le comportement de l'animal, ne pouvant se mettre à la place de l'animal (faire preuve d'empathie), la peur est alors une crainte abstraite adossée à une sensation concrète. Elle est vécue sur le mode sympathique et ne peut servir de ressource immédiate pour l'action.

## Conclusion

Par la diversité des situations qu'ils et elles partagent avec des animaux, les randonneur-ses témoignent que l'on ne peut restreindre l'analyse de leurs expériences émotionnelles à des catégorisations strictes et binaires. De la trace, olfactive ou auditive, toujours évanescence au contact charnel et à la connaissance intime, une pluralité de régimes d'attention et corollairement de coprésence peut émerger des traversées alpines.

Sans épuiser l'intégralité des modes de relations possibles entre les existants, les animaux qu'ils soient considérés sauvages ou domestiqués sont apparus lors de notre enquête, comme des corps mouvant, odorant, touchant, bruyant ; des habitants des cimes dont le dérangement humain occasionne des reconfigurations territoriales ; des entités diversement imprégnées d'altérité dont la compréhension exige un effort d'apprentissage. Cette pluralité de perceptions s'accompagne de tonalités émotionnelles qui traversent différemment humains comme animaux, participant d'une ambiance ou d'une atmosphère affective à laquelle contribue l'ensemble des existants du milieu montagnard. Pour les pratiquant-es comme les chercheurs, les émotions et leurs manifestations corporelles consistent en autant de signes qui participent à l'évaluation et à l'instauration de places et de positions entre les existants. Ces émotions font l'objet d'un apprentissage et peuvent être saisies comme des actes incarnés indiciaires des corporéités en jeu. À ce titre, les différentes versions



<sup>4</sup> Cependant, pour qu'elle soit ainsi qualifiée, elle doit faire l'objet d'un travail durant les expériences socialisatrices du sujet. Dans ce sens, nous reconnaissons « à la fois l'existence de programmes affectifs de base dans la nature humaine et celle d'une socialisation culturelle opérant un raffinement, une architecture spécifique de cet espace affectif de base » (Bernard, 2015, p. 4).

des émotions peuvent être appréhendées comme autant de marqueurs empiriques auxquels les sciences sociales et les sciences de l'environnement doivent se mettre à l'écoute afin de comprendre la trame d'un monde écologique et sensible en perpétuelle composition.

De la sorte, à l'instar du paradoxe que constitue le tourisme de la dernière chance à l'heure de l'éco-anxiété (Salim, Ravanel et Deline, 2021), les pratiques d'activités récréatives et leurs aménagements semblent occasionner des événements confondants et incertains où humains et animaux, par méconnaissance, se retrouvent décalés, déplacés, voire dérangés. Rapporté à un contexte où « les incitations nationales et européennes visent à l'extension des superficies des espaces protégés » (Laslaz et al., 2023) et à l'heure où il s'agirait de penser les transitions des territoires alpins pour faire face à l'essor touristique, nos résultats appellent à une double perspective. Une première qui aurait pour objectif de comprendre comment l'hétérogénéité des dispositions incorporées par les randonneur·ses participent à ces rapports anthropozoologiques. Une seconde consisterait à réinsérer ces modes de présences dans leur cadre sociohistorique d'émergence afin de saisir les usages sociaux et le travail sur soi auxquels ils contribuent.

## BIBLIOGRAPHIE

BECKER H. S. (2020), *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris.

BERTAUX D. (2010), *Le récit de vie: l'enquête et ses méthodes*, Colin, Paris.

CHANTELOUP L. et PERRIN-MALTERRE C. (2017), « Le milieu montagnard, entre espace de pratiques sportives et territoire animal : le regard des pratiquants », *Historiens et Géographes*, no 439.

CHANVALLON S. (2016), « Regard sur la rencontre animale et pistes méthodologiques », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 24, no 1, pp. 57-66.

CHANVALLON S. (2013), « Les relations humains/animaux: De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible », *Carnets de géographes*, no 5.

DESCOLA P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris.

DESPRET V. (2001), *Ces émotions qui nous fabriquent: ethnopsychologie de l'authenticité*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.

ESTEBANEZ J., GOUABAULT E. et MICHALON J. (2013), « « Où sont les animaux ? Vers une géographie humanimale » », *Carnets de géographes*, 1 janvier 2013, no 5.

GALLINO VISMAN S. (2016), « Marion Vicart, Des chiens auprès des Hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal », *Socio-anthropologie*, 30 décembre 2016, no 34, pp. 187-190.

GRUAS L. (2021), *Côtoyer les sommets, coexister avec l'animal sauvage. Contribution à la sociologie des pratiques sportives en milieu naturel*, Thèses, Université Savoie Mont Blanc, 647 p.

GRUAS L., PERRIN-MALTERRE C. et LOISON A. (2020), « Aware or not aware? A literature review reveals the dearth of evidence on recreationists awareness of wildlife disturbance », *Wildlife Biology*, no 4.

HEAS S. et ZANNA O. (eds.) (2021), *Les émotions dans la recherche en sciences humaines et sociales: épreuves du terrain*, Presse Universitaire Rennes, Rennes.

INGOLD T. (2018), *L'anthropologie comme éducation*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

JACOBS M. H., VASKE J. J., TEEL T. L. et MANFREDO M. J. (2018), « Human Dimensions of Wildlife » dans STEG et DE GROOT (dir.), *Environmental Psychology*, John Wiley & Sons, Chichester, pp. 85-94.

JACOBS M. et VASKE J. J. (2019), « Understanding Emotions As Opportunities for and Barriers to Coexistence with Wildlife » dans FRANK, GLIKMAN et MARCHINI (dir.), *Human-Wildlife Interactions*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 65-84.

KELLERT S. R. (1985), « American Attitudes Toward and Knowledge of Animals: An Update » dans FOX et MICKLEY (dir.), *Advances in Animal Welfare Science*, Springer Netherlands, Dordrecht, pp. 177-213.

LASLAZ L., ROBERT-KERIVEL A., VIAL-PAILLER C. et NOUS C. (2023), « La fabrique de la protection », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, Vol.14, n°1.

LORIMER J. (2007), « Nonhuman Charisma », *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 25, no 5, pp. 911-932.

LORIMER J., HODGETTS T. et BARUA M. (2019), « Animals' atmospheres », *Progress in Human Geography*, vol. 43, no 1, pp. 26-45.

MANFREDO M. J., VASKE J. J., BROWN P. J., DECKER D. J. et DUKE E. A. (2009), *Wildlife and Society: The Science of Human Dimensions*, Island Press, Washington, DC.

MAUZ I. (2005), *Gens, cornes et crocs*, Cemagref, Paris.

MAUZ I. (2002), « Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes françaises », *Espaces et sociétés*, Vol. 3, no 110-111, pp. 129-146.

MELO R. et GOMES R. (2017), « Nature sports participation : Understanding demand, practice profile, motivations and constraints », *European Journal of Tourism Research*, vol. 16, pp. 108-135.

MICHALON J. (2014), *Panser avec les animaux : sociologie du soin par le contact animalier*, Mines ParisTech, Paris.



- MICHALON J., DORE A. et MONDEME C., (2016), « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*.
- PIETTE A. (2008), « L'anthropologie existentielle : présence, coprésence et leurs détails », *Antroc com*, Vol.4, n°2, pp. 99-103.
- QUERE L. (2021), *La fabrique des émotions*, PUF, Paris.
- REMY C. (2016), « Agir avec l'animal. Pour une approche ethnographique des relations hybrides », *L'Année sociologique*, vol. 66, no 2, pp. 299-318.
- ROBINSON V. (2008), *Everyday masculinities and extreme sport: male identity and rock climbing*, Berg Publishers, Oxford
- SALIM E., RAVANEL L. et DELINE P. (2021), « Exploring impacts of vanishing glaciers on pro-environmental behaviour intentions: quantitative approach regarding emotional influences », CAUTHE, Australia.
- STEPANOFF C. (2021), *L'animal et la mort : chasses, modernité et crise du sauvage*, La Découverte, Paris.
- VIDAL B. (2016), « Into the Wild. L'imaginaire de la subculture survivaliste et prepper », *Azimuts*, no 43, pp. 45-56.
- VILLERS B. de (2013), « Organisation sensorielle de la peur : ethnographie d'interactions particulières entre des enfants et des chiens qui ont peur », dans COLON, *Ethnographier les sens*, Paris, Pétra, pp.177-197.

